



Jean-François de Sauverzac
**Freud écrivant
la psychanalyse**

Aubier | *Psychanalyse*

Extrait de la publication

Jean-François de Sauverzac

Freud écrivant la psychanalyse

Jean-François de Sauverzac est psychanalyste et enseigne la philosophie.

Il est l'auteur de Françoise Dolto : itinéraire d'une psychanalyste et Le Désir sans foi ni loi. Lecture de Lacan, aux éditions Aubier.

Freud a découvert des espaces inconnus où glissent et s'entrechoquent des icebergs immobiles, oscillant dans un temps qui ne passe pas : l'inconscient. Il a inventé une méthode pour en explorer les profondeurs, un discours pour le présenter. Formulant les règles de sa pratique, s'efforçant d'écrire l'événement psychique, il n'a cessé de remettre en chantier le discours de sa méthode. La psychanalyse est sa « création ». Les uns la récusent, d'autres veulent la refonder. Des traducteurs, des psychanalystes, des philosophes et d'autres commentateurs, français, anglo-saxons, germanistes, ont particulièrement interrogé durant la seconde moitié du xx^e siècle la manière dont il a pensé et exposé sa théorie. Pour relever les contraintes spécifiques qui se sont imposées à son écriture, Jean-François de Sauverzac a dû relire nombre d'entre eux, écouter leurs interprétations du rêve de Freud : son désir de fonder la connaissance rationnelle de l'inconscient. D'où un retour au texte freudien, à quelques figures saillantes de la rhétorique et des stratégies mises en œuvre, puis, par-delà le mythe d'un texte originaire ou perdu, un effort pour suivre, entre concepts et signifiants, le mouvement de ce *work in progress* et de son éternel retour.

Sigmund Freud (1856-1939)
dans son bureau, 1938.
© Imagno / Roger-Viollet

FREUD ÉCRIVANT
LA PSYCHANALYSE

DU MÊME AUTEUR

Le Désir sans foi ni loi. Lecture de Lacan, Aubier, 2000.

Françoise Dolto : itinéraire d'une psychanalyste,
Aubier, 1993 ; rééd. Flammarion, coll. « Champs »,
1994.

Jean-François de Sauverzac

FREUD ÉCRIVANT
LA PSYCHANALYSE

Aubier

© Editions Flammarion, département Aubier, 2007
ISBN : 978-2-7007-2429-5

L'Infini turbulent
Henri Michaux

« Éros énergumène »
Paul Valéry, *Mon Faust*

« Rien n'aura eu lieu que le lieu »
Stéphane Mallarmé,
Un coup de dés jamais n'abolira le hasard

INTRODUCTION

Sigmund Freud a fait la découverte de ce qu'on nomme, aujourd'hui, l'inconscient dans sa pratique et par son analyse de lui-même. Il a dû inventer un espace pour le penser, des modes narratifs inédits pour exposer ses processus. La présentation spatiale de l'inconscient était, aux yeux de son auteur, une innovation sans précédent dans le champ de la connaissance. Mais comment inscrire dans des lieux ce qui n'a eu lieu que dans le temps ? Comment exposer la succession par une juxtaposition, pour faire entendre que l'inconscient ignore le temps, la contradiction et la négation ? Cette question ne cesse de travailler la démarche de Freud tout au long de son œuvre. S'interroger sur sa manière d'écrire la psychanalyse conduisait à prendre la mesure des contraintes de pensée que l'espace et le temps imposaient à son style de discours. Or, l'inconscient a ses raisons que la raison ne connaît point. Impossible d'obéir aux exigences de la seconde sans faire droit à celles du premier, donc à la pression des libres associations, des connexions, des idées incidentes qui viennent de l'inconscient, puisqu'aucun travail analytique ne se fait sans elles et que l'analyste se sert de son inconscient dans son mode de pensée.

Selon Freud, non seulement le mot, mais l'idée même de cet inconscient existait avant la création de la psychanalyse :

« Il ne faut pas croire d'ailleurs que cette autre conception du psychique soit une innovation due à la psychanalyse. Un philosophe allemand, Theodor Lipps, a proclamé très nettement que le psychique était inconscient en soi, que l'inconscient était le psychique proprement dit. Le concept de l'inconscient attendait déjà depuis longtemps son admission, aux portes de la psychologie. La philosophie et la littérature ont très souvent joué avec lui, mais la science ne savait pas s'en servir. La psychanalyse s'est emparée de ce concept, l'a pris au sérieux, lui a donné un contenu nouveau. Ses recherches ont abouti à la connaissance de caractères jusqu'ici insoupçonnés du psychique inconscient, ont découvert quelques-unes des lois qui le régissent¹. »

Nous en sommes encore là aujourd'hui, car Freud a découvert et exploré un continent en mouvement dont on n'aperçoit pas les limites, dont on ne saurait sonder entièrement la profondeur ; c'est une banquise, un Groenland.

La métapsychologie, « théorie comme fiction », est, à l'image de la cure, une « analyse avec fin et sans fin » – « un commencement qui n'en finit pas », aurait dit Octave Mannoni. *Work in progress*, la théorie de l'inconscient est elle-même une aventure, telle l'analyse dont un récit fait cas, tire paradigmes et concepts fondamentaux. Elle va de représentations d'attente en convictions, campe sur une position de dogme, doute, reste en

1. S. Freud, « Some elementary lessons in psycho-analysis », trad. B. Chabot, in *Résultats, idées problèmes II*, Paris, PUF, 1985. T. Lipps est notamment l'auteur de *Der Begriff des Unbewussten in der Psychologie* (le concept d'inconscient en psychologie), Munich, 1896 ; Freud s'est inspiré de lui, en particulier, dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*.

suspens, amorce un virage, explore des pistes imprévues. Elle rétrograde et anticipe, abandonne en chemin une certitude pour une autre qui la contredit presque, mais ne renonce pas entièrement. Et ce que la doctrine finit par désavouer officiellement fait retour dans le discours, tel le refoulé. Serait-ce là le symptôme de la seule démarche freudienne ? Quel savant, quel philosophe, quel théoricien n'effectue pas un tel parcours ? Au nom de quel savoir sur le savoir pourrait-on objecter à celui qui a frayé des voies dans l'inconnu qu'il a eu tort de se fourvoyer à tel endroit, de rebrousser chemin pour repartir ailleurs ? L'analyse de la méthode freudienne, contrainte par son matériau et par la nécessité de le penser, devrait fournir la preuve – c'est du moins l'une des visées de mon propos – qu'on ne peut pas dire n'importe quoi contre la psychanalyse, que la haine et l'ignorance (les résistances ont bon dos) n'autorisent pas tous les coups sous prétexte que le chemin est long et difficile pour tous, et d'abord pour les analysants. Toutes sortes de thérapies brèves promettent, sur le marché, traitement *soft* et *happy end*. Nombre de psychanalystes qui reçoivent sur leur divan les estropiés désabusés de ces pratiques miracles et sans douleur peuvent légitimement, et sans esprit de chapelle, s'interroger sur l'efficacité réelle de beaucoup d'entre elles.

Comment lire Freud aujourd'hui, alors que son texte, particulièrement pour le lecteur français, ressemble à cet objet dont il a dit lui-même qu'on ne peut que le retrouver parce qu'il est perdu ? Perdu, en l'occurrence, non seulement sous la babélienne bibliothèque de commentaires qu'il a suscités, mais dans le fantasme, dans l'idéologie qu'il existerait *un* texte freudien auquel on pourrait avoir accès notamment par une traduction « non idéologique ». Or, c'est l'histoire des traductions de Freud qui a fomenté le mythe d'un texte perdu, à

exhumer. D'où la nécessité qui s'est imposée d'examiner, dans les deux premières parties, certaines thèses et perspectives, éclairantes ici, contestables ailleurs, des psychanalystes, commentateurs, traducteurs qui, depuis une quarantaine d'années, en France, en Allemagne et dans le monde anglo-saxon, se sont interrogés sur le statut du discours freudien, de son écriture, de sa rhétorique. Frappés par l'étrangeté de ce que dit une langue, l'allemand en l'occurrence, certains font de Freud une machine à produire des concepts. Le moindre vocable usuel devient alors une idée en puissance. Certes, le jeu des signifiants de Freud, dans sa langue, est intraduisible. Mais, bien qu'inaudible en français, une langue néologique, une prose contournée le rendraient-elle définitivement intelligible ? Tel se demande sérieusement si l'allemand, analytique par nature, n'est pas la langue de l'inconscient, tel autre prend Freud en flagrant délit de mimétisme : il écrirait comme on rêve, etc. Reconnaître ce que je dois, comme tant d'autres, à leurs travaux ne m'interdisait pas d'interroger certains de leurs partis pris et leurs effets.

« Les idées sont à tout le monde », disait Lacan. Un texte, malgré la paternité de son auteur, n'est à personne. Mais on ne peut le lire, lui donner sens, l'interpréter, sans lui supposer d'intentions de la part d'un auteur ; bonnes ou mauvaises, si le commentateur se veut censeur. C'est donc qu'il saurait maintenant, lui, avec quel tact il faut traiter une adolescente hystérique, comment ne pas se faire piéger par un obsessionnel virant au cas-limite et comment ne pas brouiller les cartes quand on fait le récit de *ça*.

Si personne ne peut prétendre qu'il n'y a qu'une méthode pour lire Freud, la sienne, force est de constater que Freud, lui, s'en est fabriqué une pour écrire sa découverte et sa théorie. Pour mon compte, je n'ai rien cherché d'autre qu'à en explorer la singularité dans

quelques-uns de ses aspects. Que doit faire l'analyste ? « Oublier ce qu'il sait », répondait Lacan. Pourquoi le lecteur – que je suis ici – n'aurait-il pas dû appliquer si bon précepte ? Au Moyen Âge, on connaissait Aristote par ce qu'en disait saint Thomas invoquant le commentateur d'Averroès. C'est ce qui est en train de se répéter pour Freud. Les nouvelles traductions existantes – il y en aura d'autres en français – sont l'occasion non pas d'un retour à Freud, mais d'un retour sur le texte freudien. Pour répondre, dans la troisième partie, à la question « comment Freud a-t-il tenté d'écrire l'événement psychique ? », j'ai préféré, autant que possible, ne pas imposer au lecteur la référence aux textes les plus labourés et retournés par l'exégèse. Je ne saurais évidemment rien dire aujourd'hui des motifs inconscients qui ont guidé mon choix – et qui ne seraient d'aucun intérêt pour le lecteur. C'eût été pure mégalomanie que de tendre à on ne sait quelle exhaustivité. Un texte en a appelé un autre, un troisième s'est intercalé, et ainsi de suite. Ils se faisaient écho, se répondant, se ramifiant, se repoussant, formant réseaux, configurations, tracés, voies. L'échantillon s'est constitué comme de lui-même. J'ai traversé certains textes de Freud à sa manière à lui, guidé par des « connexions significatives », pour répondre notamment aux questions suivantes :

Les « stratégies discursives¹ » de Freud ne servent-elles que la rhétorique d'un auteur qui chercherait dans la narrativité une poutre de soutènement pour tenir sa construction ? Autrement dit, y a-t-il un sens, comme le prétendent d'aucuns, à parler d'un Freud écrivain ?

La théorie freudienne s'édifiant sur des constructions, quels sont les différents statuts de ces dernières ? Faut-il en récuser certaines au motif qu'elles sont issues de

1. Expression qui revient à Michel Foucault, on le sait.

fantasmes personnels, alors que l'origine de toute théorisation provient, comme l'affirme Freud, des théories sexuelles infantiles ? Mais comment un discours rationnel, fondé sur l'efficacité d'une pratique, celle de la cure, pourrait-il cerner autrement que par modèles, métaphores ou paradigmes ce qui se dérobe au langage : l'inconscient, que l'on ne connaît qu'à ses effets, et le sexuel qu'à ses « méfaits » dans le psychique ?

I

L'ESPACE-TEMPS FREUDIEN

ROME, ESPACE DE L'ÉCRITURE DU TEMPS

Dans *Les Mots et les choses*, Michel Foucault caractérise la psychanalyse comme une démarche qui va à contresens des autres sciences de l'homme, l'histoire, la linguistique, l'ethnologie, lesquelles demeurent toujours « dans l'espace du représentable¹ », alors que « la psychanalyse avance pour enjamber la représentation » et « fait surgir le fait nu qu'il puisse y avoir système, règle, représentation ». Foucault pointe, du même coup, le noyau de finitude auquel elle se confronte : le désir « qui demeure toujours impensé au cœur de la pensée » et le grand ordonnateur de toute loi qu'est le langage, structure par excellence, système, considéré, à l'instar des linguistes, indépendamment des significations qu'il rend possibles. On peut ne pas adhérer à la perspective très générale et philosophique de Foucault qui, dans ces pages, traite implicitement de l'inconscient et de la finitude comme de notions communes à des champs en réalité exclusifs les uns des autres. Car si l'on peut parler

1. M. Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1968, p. 386. Voir également John Forrester, *Le Langage aux origines de la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 44 : « On pourrait même aller jusqu'à dire que la psychanalyse a pour but d'aller au-delà de ce qui se trouve représenté à la conscience sous forme verbale, tentant par là de reconstruire ces processus de pensée pré-verbaux, inconscients. »

d'inconscient pour l'ensemble des règles de la grammaire, du langage comme système d'oppositions et de différences ainsi que l'envisage la linguistique de Saussure, ou encore des structures élémentaires de parenté, du *potlatch* ou de la *kula* comme systèmes institués d'échange symbolique, il ne s'agit pas d'un inconscient au sens du refoulé, tel que la psychanalyse en a promu le concept, c'est-à-dire d'un désir jugé inacceptable par la censure, le moi ou la norme morale, qui devient proprement inaccessible à la conscience dont il est écarté par un mécanisme dynamique et qui, à l'origine d'un conflit à l'intérieur même du psychisme, tente toujours de faire retour sous la forme symbolique d'un message signifiant. Foucault met ici sur le même plan des réalités hétérogènes, l'inconscient au sens dynamique du refoulé et l'inconscient au sens descriptif : ce dont on ne connaît pas encore la règle ou le principe, mais auquel la rationalité et la conscience peuvent avoir accès.

Toutefois, lorsqu'il affirme que la psychanalyse s'aventure au-delà du représentable, ce en quoi elle reste nécessairement toujours une pratique et ne peut se déployer comme pure connaissance spéculative ou anthropologie générale¹, ce n'est pas pour la réduire aux limites d'un art difficile et incertain, asservi aux conditions empiriques de ce qu'il explore, mais pour marquer que la psychanalyse se heurte nécessairement à cette limite du représentable qu'est la pulsion, concept-limite, dit Freud, ou à ce que Lacan appelle le réel ou l'impossible, l'impossible à symboliser notamment, et qu'elle ne peut justement pas exclure de son champ.

Autrement dit, l'analyste a affaire, dans chaque cure, à la question de savoir comment s'effectue un processus de symbolisation : le cas du « petit Hans » de Freud en

1. *Ibid.*, p. 387.

est un exemple. Comment la phobie, symptôme névrotique, est en même temps essai de symbolisation, de dépassement d'un conflit intrapsychique, métaphorisation ? Rien n'autorise à penser qu'on puisse, en ce domaine, édicter des généralités *a priori*, puisque les processus de symbolisation, d'identification, de désidentification, de sublimation dépendent de l'histoire du sujet et de ses aléas, de son économie pulsionnelle, de sa structure et des effets transgénérationnels dont il est le porteur, donc de sa singularité. Chaque cure analytique repose donc la question des voies particulières, empruntées par un sujet pour défaire le nœud de son symptôme et pour dégager des possibilités de sublimation, de symbolisation.

On pourrait donc dire, à la suite de Michel Foucault, que la psychanalyse, parce qu'elle s'attache à l'origine et au fondement de la symbolisation elle-même, qu'elle s'interroge sur les modes par lesquels la pulsion délègue une représentation d'elle-même dans le domaine du représentable, doit faire la part de ce qui échappe au symbole, au langage, au signifiant, pour rendre compte dans la théorie des effets de sa pratique. Freud lui-même ne pouvait concevoir le travail du rêve sans faire la supposition d'une sorte de langage archaïque qu'il nomme le « penser en images », à l'origine du rêve, et qui parvient à faire passer quelque chose du désir dans les représentations de mots, dans le texte du rêve, dans les associations, donc dans la dimension d'un représentable qui peut s'articuler et s'interpréter. Depuis l'affect coïncé des *Études sur l'hystérie*, en passant par l'angoisse comme signe de la libido, l'ombilic du rêve, les profondeurs du ça, les supposées origines biologiques du même ça, jusqu'au réel lacanien, l'histoire des grandes conceptions analytiques (celles de Melanie Klein, Bion, Winnicott) témoigne de cet affrontement, impossible à éviter, avec ce qui constitue la limite du

pensable, du représentable, du formulable, et sans lequel, justement, on ne peut faire de l'inconscient une théorie. Lacan lui-même a beau vouloir enfermer le désir dans une conception linguistique de l'inconscient, en posant que le langage est la condition de l'inconscient, il ne peut éviter de localiser, dans ses graphes et dans les nœuds borroméens qui boucleraient la structure, ce réel qui fait exception et qui ressort toujours comme l'Autre du représentable, l'autre de l'inquiétante étrangeté, pour reprendre certains termes de Freud.

C'est la difficulté à circonscrire l'inconscient dans le champ du représentable, avec une batterie conceptuelle adéquate, saturée, à le constituer et le fixer dans un espace plan, comme une réalité conceptuelle objectivable, qui peut expliquer en partie les mouvements complexes de l'œuvre de Freud, et dont on ne saurait rendre compte en invoquant seulement les étapes progressives de la découverte ou les moments de crise conceptuelle, précipités justement par les nouvelles avancées théoriques (comme la seconde topique après la découverte du surmoi ou l'hypothèse biologisante de la pulsion de mort).

À titre d'illustration, rappelons que, si Freud est assez rapidement conduit à envisager les processus inconscients sous trois registres qu'il invente – topique, économique, dynamique –, il lui est toujours difficile de tenir ensemble les trois perspectives. Il est même singulier qu'il oublie d'en nommer explicitement une, pourtant omniprésente, comme l'a souligné Lacan : le champ linguistique (*Le Mot d'esprit, La Psychopathologie*). Mais on ne peut pas embrasser du regard un paysage par trois fenêtres situées sur des murs adjacents, tout en négligeant qu'on est entré par une porte laissée ouverte dans le dernier mur du quadrangle.

On serait tenté d'appliquer à l'œuvre de Freud la métaphore qu'il utilise lui-même dans *Le Malaise dans*